

Musée Morin 116272

M^{ME} DESBORDES-VALMORE

A LYON

PAR

AUGUSTE BLETON

Lu à l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Lyon,
dans les séances des 10 et 17 novembre 1896

LYON

ALEXANDRE REY, IMPRIMEUR DE L'ACADÉMIE

4, RUE GENTIL, 4

1896

Madame Desbordes-Valmore à Lyon

Auguste Bleton



Imprimerie A. Rey , Lyon, 1896

Exporté de Wikisource le 14 juillet 2026



d'après une miniature appartenant à M^r G.P.

M^{me} DESBORDES-VALMORE

Edr. Gény-Gren Paris

M^{me} DESBORDES-VALMORE

À LYON

PAR

AUGUSTE BLETON

Lu à l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Lyon
dans les séances des 10 et 17 novembre 1896

LYON

ALEXANDRE REY, IMPRIMEUR DE L'ACADÉMIE

4, RUE GENTIL, 4

1896

M^{me} DESBORDES-VALMORE

À LYON

Lu à l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Lyon
dans les séances des 10 et 17 novembre 1896

PAR

A. BLETON

« Oh ! génie, qu'êtes-vous donc sur la terre ! » s'écrie Marceline Desbordes-Valmore, dans une lettre datée de Lyon, 24 octobre 1836. Cette exclamation pourrait servir d'épigraphe à tout ce qui s'est écrit sur cette femme, qu'Alfred de Vigny nomme « le plus grand esprit féminin du temps », et Michelet, le poète « le plus chaleureux » du siècle, que Brizeux appelle « belle âme au timbre d'or », à qui Victor Hugo écrit : « Vous êtes le talent de femme le plus pénétrant que je connaisse ».

Le génie de Marceline est tout d'instinct et de sentiment. Affranchie par son sexe des lisières du collège, elle n'eut point à subir l'empreinte uniforme des classiques. Nous ne saurions davantage la soupçonner d'avoir rien emprunté à ses contemporains, même à ceux dont le talent offre le plus d'affinités avec le sien : car ses premiers essais ont devancé les vers de Casimir Delavigne et de Lamartine. Au printemps de ce siècle, « elle fut, dit Sainte-Beuve, comme la première hirondelle, toujours empressée, quoique craintive ».

C'est le propre de ces génies primesautiers et discrets, voix chantant seules et loin des foules, d'être à peine entendus et compris d'une élite. Comme d'une langue peu familière, le monde en saisit de loin en loin quelques accents, et quand la voix se tait, bien peu ressentent le vide qu'a laissé le chantre disparu.

Durant trente années, Marceline Desbordes sema autour d'elle ces stances d'une inspiration si pure, d'une forme si légère, d'un parfum si pénétrant, qui font penser aux églantines écloses sans culture, le long des buissons. Des poètes illustres l'ont saluée en des termes qu'on pouvait prendre pour un brevet de gloire. Toute une génération a répété ses vers qui sont moins un chant qu'un murmure de l'âme. Puis, le silence s'est fait, et lorsque, après moins d'un demi-siècle écoulé, des mains pieuses lui ont élevé une statue dans sa ville natale, il a semblé qu'on évoquait une figure depuis longtemps entrée dans le passé.

Voilà ce qu'est le génie sur la terre, ô Marceline ! Qu'une œuvre soit enfantée dans la douleur, comme la tienne, ou dans la joie, si tant est qu'il s'en trouve, elle n'a qu'un rayonnement court, fugitif, intermittent. L'éclat des plus grands esprits a subi des éclipses ; parfois, l'ouvrage tout entier est tombé dans l'ombre ; parfois, il survit ou revit, mais seulement en quelques-unes de ses parties.

Mettre de son cœur dans son œuvre est encore le plus sur moyen pour un auteur de s'assurer la survivance. Ton cœur à toi s'exhale, ainsi qu'un parfum intime, de chacun de tes vers et les imprègne d'un charme mélancolique. Tu ne saurais périr toute, aussi longtemps qu'il se trouvera des âmes délicates et des intelligences en quête de pures jouissances !



Marceline Desbordes est née à Douai, le 20 juin 1786. Sa biographie a été plusieurs fois écrite, et nombre de plumes, d'entre les meilleures, ont récemment encore fouillé la vie de la femme et l'œuvre du poète, à l'occasion du double monument élevé à son nom : sa correspondance intime, publiée par M. Benjamin Rivière ; sa statue, inaugurée à Douai, sur l'initiative du comte de Montesquiou.

De ses séjours à Lyon, il n'est question que pour mémoire dans ces divers écrits, et les auteurs accompagnent, d'ordinaire, de commentaires peu

favorables les passages qui intéressent notre ville. Marceline elle-même parle de Lyon comme d'un lieu de tristesse et d'exil : « Bénissez Dieu, écrit-elle à M^{me} Mélanie Waldor (9 septembre 1834), vous n'habitez pas Lyon. » Mais cette note douloureuse, nous pouvons nous dire qu'elle l'a laissée un peu partout tomber de sa plume et qu'elle a traversé presque toutes ses demeures d'ici-bas en exilée. Son âme était de celles qui n'ont qu'une patrie, qui la pleurent et ne veulent pas être consolées. Elles ont, hélas ! ce qu'on peut appeler le mal de la vie.

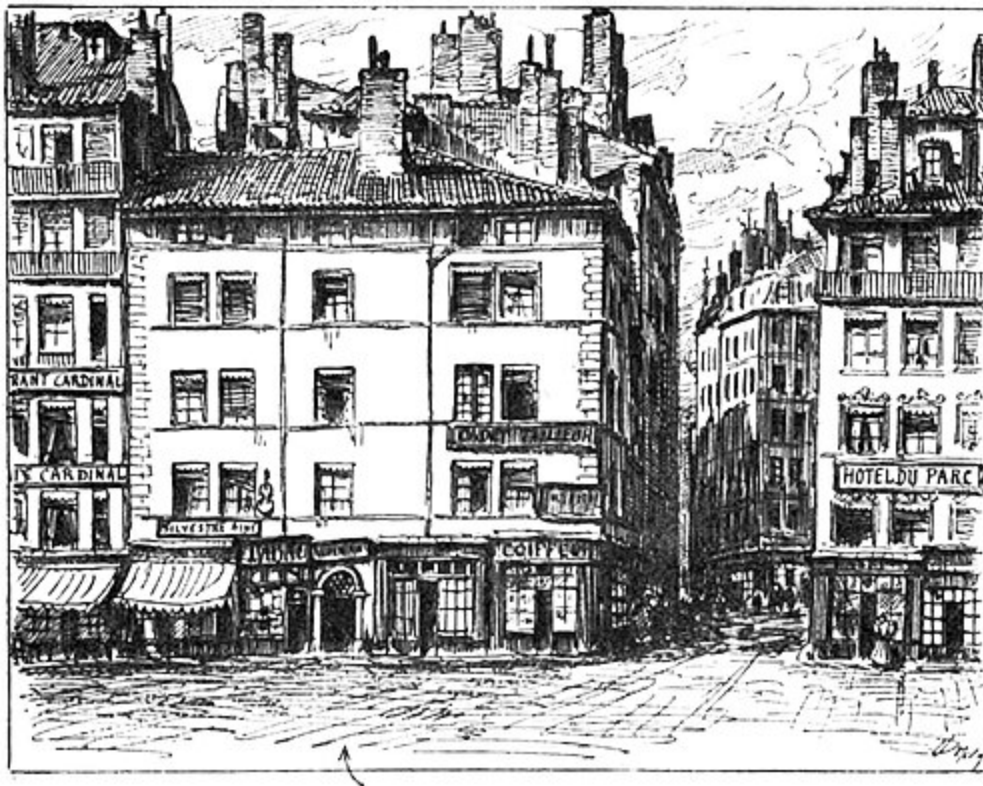
C'est en 1821 que M^{me} Desbordes-Valmore vint à Lyon pour la première fois. Depuis quatre ans, elle avait épousé un camarade de théâtre, de son vrai nom Prosper Lanchantin ; elle était alors âgée de trente-cinq ans et lui de vingt-huit. Marceline Desbordes avait débuté dans l'opéra-comique ; mais, elle avait dû renoncer au chant, plusieurs années avant son mariage.

« Des peines profondes, dit-elle, dans une note adressée à Sainte-Beuve, m'obligèrent à renoncer au chant, parce que ma voix me faisait pleurer ; mais la musique roulait dans ma tête malade et une mesure toujours égale arrangeait mes idées, à l'insu de ma réflexion. Je fus forcée de les écrire pour me délivrer de ce frapement fiévreux, et l'on me dit que c'était une élégie : *le Pressentiment*. »

Il serait inutile autant que malséant, de nous appesantir sur la cause des peines profondes qui « endeuilleront » sa vie entière — douloureux secret, aujourd'hui révélé : une affection de jeunesse déçue, et la mort d'un premier enfant.

Son médecin lui conseilla d'écrire, comme un moyen de guérison. « J'ai essayé, nous apprend-elle dans la note à laquelle j'ai déjà fait un emprunt, j'ai essayé sans avoir rien lu ni rien appris, ce qui me causait une fatigue pénible pour trouver des mots à mes pensées. Voilà sans doute la cause de l'embarras et de l'obscurité qu'on me reproche, mais que je ne pourrais pas corriger moi-même. Je déferais sans pouvoir réparer... Je suis comme tout le monde, à la vie pour souffrir : c'est plutôt apprendre à penser qu'à parler. Le bien parler me jette dans le ravissement quand j'écoute, mais je n'entretiens guère en moi qu'une délicieuse rêverie et je n'en suis pas plus savante pour connaître mes défauts. »

M^{me} Desbordes-Valmore s'était donc fait connaître comme écrivain, lorsqu'elle fut engagée à notre Grand-Théâtre. Le premier recueil de ses poésies avait paru, au cours de l'année 1818. Aussi le *Journal de Lyon*, numéro du 10 mai 1821, s'associant aux sentiments exprimés par ceux qui regrettent quelle soit obligée de reprendre « l'exercice d'un art dont les études et les travaux seront pour elle autant de larcins faits à la poésie », ajoute : « Nous pensons qu'il eût été digne de la munificence d'un gouvernement éclairé de faire participer aux faveurs qu'il accorde à la littérature une femme dont toutes les productions sont marquées au coin d'un beau talent. Mais si quelque chose doit consoler M^{me} Valmore de cet oubli, c'est le succès qui l'attend au théâtre comme dans le monde littéraire et dont elle a recueilli, à son début, des preuves unanimes. Eh ! comment, en effet, avec l'imagination la plus heureuse et la sensibilité la plus vraie dans ses écrits, ne serait-elle pas une actrice pleine d'intelligence et de naturel dans ses rôles ? Comment après avoir peint en traits si vifs et si animés les peines et les plaisirs de l'amour, ne les rendrait-elle pas de même à la scène ? La manière distinguée dont elle a joué l'*Agnès* de Molière et celle de Destouches nous en fournirait la preuve. »



Maison habitée par M^{me} Valmore, place des Terreaux, n° 10 (démolie en 1855).

J'ai cité l'article parce qu'il marque une date précise et témoigne, en même temps, de l'accueil sympathique fait par les Lyonnais à une femme qu'on les accuse couramment d'avoir méconnue. Nous verrons par la suite combien le reproche est peu fondé.

Cet article, au surplus, est le seul que j'ai réussi à découvrir. Les journaux du temps sont d'un petit format et n'abondent pas en détails. Le plus souvent, le compte rendu des premières représentations d'une pièce ne fait pas mention des interprètes : à la vérité, ceux-ci n'avaient point encore la prétention, comme aujourd'hui de « créer » les rôles. L'annonce du spectacle n'indique même pas toujours les noms des acteurs.

Du reste, pendant tout le mois de juillet, l'attention paraît absorbée par M^{me} Duchesnois, en représentation à Lyon. À partir du 10 août, le nom des artistes est assez régulièrement donné : Valmore et sa femme jouent dans les *Châteaux en Espagne*, de Colin d'Harleville. On les retrouve ensemble dans

Nanine, de Voltaire, le *Dissipateur*, de Destouches, le *Dépit amoureux* et les *Fourberies de Scapin*, de Molière, le *Joueur*, de Regnard.

Valmore tient les emplois nobles et paraît surtout dans la tragédie. Marceline figure une seule fois dans un rôle de tragédie : *Frédégonde et Brunehaut*, de Népomucène Lemerancier. Le compte rendu de la pièce, 22 septembre, n'est flatteur ni pour l'auteur, ni pour les interprètes.

La pièce est « dénuée d'intérêt. Frédégonde et Brunehaut agissent et parlent de manière à faire soulever le cœur. Mérovée ne sait que montrer une lâche faiblesse et une sotte résignation. Prétextat n'est qu'une copie défigurée de Joad, et Chilpéric se conduit comme un vrai Cassandre. Cet ouvrage est encore plus mal joué que mal écrit et mal conçu. »

M^{me} Valmore semble avoir tenu le rôle d'une des deux reines, et l'on voit que le critique ne fait pas exception en sa faveur. L'épopée n'était point son fait. À la vérité, elle avait peut-être accepté ce rôle dont le costume comportait une certaine ampleur, à cause de la difficulté où elle se trouvait alors de jouer les Agnès ; la courageuse femme était, en effet, dans un état de grossesse très avancé. Quant à Valmore, hélas ! il est ainsi jugé dans la *Mère rivale*, 26 octobre suivant : « Si Valmore pouvait se battre un peu moins les flancs, l'exécution ne laisserait rien à désirer. »

À cette date, le nom de M^{me} Valmore avait complètement disparu de l'affiche, et le 2 novembre 1821, elle donnait le jour à une fille. L'enfant fut enregistrée à la mairie de Lyon, sous les noms de Marceline-Junie-Hyacinthe, fille de François-Prosper Lanchantin dit Valmore, et de Marceline-Félicité-Josèphe Desbordes, demeurant place des Terreaux, 10 ; témoins, deux artistes dramatiques : Hippolyte Gagnon, demeurant sur la susdite place, 3, et Pierre Mathelon, place du Plâtre, 2.

Hyacinthe, plus connue sous le surnom d'Ondine, deviendra plus tard M^{me} Langlais, après avoir été un moment sur le point d'épouser Sainte-Beuve.



Nous retrouvons Valmore, débutant le 16 mai 1824, dans l'*École des Vieillards*, de Casimir Delavigne : « début honnête, impression médiocre », dit le compte rendu.

C'est à l'un de ces premiers séjours de M^{me} Valmore à Lyon, qu'il faut rapporter la plaisante aventure de Léon Boitel, racontée par mon distingué confrère Aimé Vingtrinier, dans ses notes sur Cailhava.

M. Boitel père était pharmacien en rue Lafont, maison de l'hôtel du Nord. Le futur imprimeur tenait alors l'emploi d'aide dans l'officine paternelle, mais plus préoccupé de littérature que d'études pharmaceutiques. Il connaissait les poésies de M^{me} Valmore, l'avait sans doute entendue même au théâtre et peut-être entrevue dans la rue. L'aborder, il n'y pouvait guère penser, et le jeune apothicaire, servant secret des Muses, devait se contenter d'adorer en esprit cette divinité, portant la double auréole des grâces de la femme et du prestige des poètes.

Mais voici qu'un jour son père l'appelle : c'est un looch à porter ; en ce temps, le looch était un des remèdes qui guérissaient. « Où ? demande Léon, — Chez M^{me} Valmore. » À ce nom, le cœur saute dans la poitrine du jeune homme, son cerveau s'enflamme, et, s'esquivant, il crayonne en hâte un sonnet dont les quatorze vers devaient depuis longtemps trotter sur leurs douze pieds, dans sa tête.

Boitel escalade trois étages et sonne. Introduit auprès de madame, et les mains embarrassées de son chapeau, de la fiole et de l'ordonnance du médecin, il veut prendre dans sa poche le sonnet qu'il a composé.

« Ah ! c'est mon looch, dit M^{me} Valmore. — Oui, madame, balbutie Léon Boitel, avec un sonnet. »

Certes, l'écrivain avait reçu plus d'un hommage en vers, et si réservée, si digne que fût l'actrice dans sa vie intime, elle n'avait pas été sans inspirer quelques galantes strophes. Pourtant, un pharmacien porteur d'un sonnet ! le coup était, cette fois, par trop imprévu. Mais l'étonnement se change bientôt en hilarité, quand le jeune Boitel, à la recherche du sonnet enfoui dans sa poche, laisse échapper la fiole qui se brise en tombant ; puis, l'hilarité devient de la stupéfaction, quand l'infortuné, en quête d'une issue pour se sauver, se précipite dans un office où il culbute des pots de confiture et des assiettes. C'est un fou ! pensèrent M^{me} Valmore et son mari.

Ce n'était pas un fou, mais rien ne s'en rapproche davantage qu'un admirateur ou un poète — et Boitel était l'un et l'autre. À la fin, tout

s'explique, et si bien que le jeune homme devient un familier de la maison. De cette première et bizarre entrevue naquirent des rapports qui se nouèrent plus étroits, lorsque M^{me} Valmore revint à Lyon, quelques années plus tard.



C'était en 1829. On jouait alors dans la salle provisoire de la place des Terreaux, inaugurée le 27 mai 1827 ; l'actuel Grand-Théâtre, reconstruit par Chenavard, ne fut ouvert que le 1^{er} juillet 1831. Marceline avait renoncé à la scène. Elle recevait du gouvernement une petite pension qui, s'ajoutant aux appointements de Valmore, complétait le modique budget de la famille, accrue d'un troisième enfant.

Il est souvent des passages pénibles dans l'existence nomade des artistes. Marceline et son époux connurent plus que d'autres ces heures difficiles. Valmore qui avait, tout jeune, débuté à la Comédie-Française dans des rôles accessoires, aspirait à y tenir les premiers emplois. Il semble ressortir du jugement qu'en ont porté les critiques du temps et même du témoignage des Lyonnais qui l'ont vu en scène, que les prétentions de Valmore n'étaient point justifiées par son talent. Quoi qu'il en fût, l'artiste dédaigna tout engagement à Paris, dans un théâtre de second ordre.

« Alors commença, dit M. Benjamin Rivière, qui a publié la correspondance intime de M^{me} Valmore — alors commença cette vie errante, « haletante », à travers la France et l'étranger... Toujours inquiets, toujours incertains de l'avenir, ils continuèrent leur odyssée, sans jamais trouver le port désiré. Pendant trente années, Valmore est perpétuellement en quête d'engagement... » Bordeaux, Bruxelles, Lyon, Rouen le voient alternativement, sans qu'il ait la sagesse de se fixer dans aucune de ces villes où tant d'artistes ont, cependant, trouvé une carrière stable et honorée.

M^{me} Valmore se dépense en lettres, en voyages à Paris, en démarches, dans l'espoir d'obtenir pour son mari la réalisation de ce rêve sans cesse poursuivi : un engagement au Théâtre-Français. Partageait-elle la haute opinion qu'il avait de lui-même ? Certes, la femme qui aime ne saurait se défendre de quelque illusion sur l'être aimé ; mais, avec sa fine intelligence, Marceline préférait, je présume, fermer les yeux sur ce point, de même

qu'elle dut le faire en maintes circonstances dont son cœur d'épouse eut à souffrir.

« Va ! lui écrit-elle, tu peux me donner, j'ai de quoi te rendre, et si tu as le bonheur d'aimer ta femme, j'ai celui de te préférer à tout l'univers. Je ne veux que toi, je n'aime que toi. Je t'en prie, ne me parle pas de couronne, de talent, de rien du tout. La vanité ne tient pas de place dans mon cœur plein de tendresse, de larmes ; car je pleure souvent, tu sais, en cachette, et ce n'est pas toujours de tristesse ! » (Paris, 5 avril 1827.)

Le retour de Valmore à Lyon et sa présence au théâtre jusqu'à la fin de l'hiver de 1832 ne paraissent pas avoir été fort remarquables. Cette indifférence devait être douloureuse pour sa compagne. D'ailleurs, le théâtre commence à subir une évolution, peu favorable au talent de Valmore : la tragédie disparaît du programme et se trouve remplacée par le drame historique ; la comédie classique se maintient encore — *Tartufe*, *l'Avare*, *les Plaideurs* — mais les préférences du public le portent au théâtre des Célestins où se joue le vaudeville.

S'il y a toujours partage, au Grand-Théâtre, entre le chant et la déclamation, on sent que la musique devient la préoccupation majeure des habitués. Le feuilleton hebdomadaire du *Précurseur* parle de l'opéra, chaque fois et aussi longuement que le comporte le format du journal ; tragédie et comédie n'existent pas pour lui, et c'est à peine s'il fait mention du drame d'Alexandre Dumas : *Henri III et sa cour*, 16 août 1829, et de *Le Majorat ou le droit d'aînesse*, 24 décembre suivant, pièce qui eut un certain retentissement. Pas une seule fois, le nom de Valmore n'est cité. Ce silence de la presse pourrait bien ne pas être un des moindres griefs des deux époux contre Lyon.

Le monde lyonnais a toujours passé, et non sans raison, pour fermé. Même à présent, l'accès en est difficile pour des étrangers ou des nouveaux venus. Est-il donc surprenant qu'en un temps où chanteurs et comédiens étaient généralement tenus à l'écart et ne pouvaient attendre que d'une célébrité exceptionnelle leur admission dans la société, la famille Valmore n'ait pas trouvé les maisons grand ouvertes ? Et, du reste, Marceline ne fut point inconnue ou délaissée des Lyonnais, ainsi qu'on l'a dit et répété : nous en verrons les preuves. Mais chacun sent combien une nature aussi délicate dut souvent se montrer réfractaire aux avances qui purent être faites. Pour

des besogneux, il n'est qu'un moyen de conserver toute leur dignité : c'est de rester chez soi et de n'entre-bailler la porte qu'à bon escient.

M^{me} Valmore était, au surplus, enchaînée au foyer par les soins à donner à ses trois enfants, dont l'aîné Hippolyte, accomplissait à peine sa dixième année. Elle écrit, le 4 mars 1830, à Caroline Branchu, la célèbre chanteuse : « J'ai été garde-malade tout l'hiver. Mes deux aînés, à peine remis de la fièvre scarlatine, ont pris ensemble la petite vérole volante dont la vaccine n'exempte pas. Mon fils a beaucoup de peine à se remettre... »

L'hiver suivant ses enfants sont atteints « d'une coqueluche contagieuse, appelée choléra spasmodique » ; elle-même en souffre pendant deux mois et Valmore contracte, à son tour, « cette maladie étrange », qui fait penser à notre influenza. Par surcroît, le directeur du théâtre fait faillite, un libraire « prend deux mille francs » à l'auteur — une édition de ses poésies, en deux volumes, avait paru en 1830 — et la petite pension que lui accordait « l'autre gouvernement » est suspendue ! Étonnez-vous si le séjour de Lyon reste marqué d'un trait noir dans la vie de Marceline !

J'extrais ces derniers détails d'une lettre adressée à M^{lle} Mars, 22 juin 1831. Il y est fait allusion à une personne, ou plutôt, selon les propres expressions de M^{me} Valmore, à « une tête, toujours pleine » de la grande comédienne. Cet adorateur serait-il le même dont il est parlé dans un volume de confidences attribuées à M^{lle} Mars et qui, tout en conservant le plus strict incognito, avait préparé une mystérieuse et féerique réception à cette artiste, lors d'un de ses passages à Lyon ?

Aujourd'hui nous sommes tout à la Russie ; il y a soixante ans, on était tout à la Pologne. Des délégations se portaient au faubourg Saint-Clair, au devant des émigrés polonais ; on leur offrait des banquets, on organisait des ventes et des loteries à leur profit. C'est pour une de ces circonstances que l'auteur des *Pleurs* envoyait un exemplaire de ses œuvres récemment rééditées, avec cette mention inscrite au premier feuillet :

Achète-moi, si l'or est ton partage ;
Donne une fois un doux prix à mes vers,
Dieu bénit l'or qui fait tomber les fers :
J'offre mes pleurs, je n'ai pas davantage.



L'année théâtrale autrefois commençait au 21 avril, semblant ainsi continuer l'ancien usage qui faisait commencer l'année civile à Pâques. On jouait tout l'été, et il n'était pas rare que des premières représentations, voire des inaugurations de salles de spectacle, comme celle de notre Grand-Théâtre, eussent lieu au mois de juillet ou d'août.

Valmore n'avait pas cru devoir renouveler son engagement. Il quittait Lyon avec sa famille, le 20 avril 1832, pour se rendre à Rouen où il avait trouvé des conditions un peu plus avantageuses. Il comptait surtout y rencontrer plus d'accueil de la part du public. Toutefois, son départ se fit sous une impression assez favorable. Le théâtre donnait le *Louis XI*, de Casimir Delavigne, et le *Courrier de Lyon*, numéro du 12 avril, porte ce jugement : « Valmore a eu enfin un succès complet ; le personnage de Louis XI est sa plus belle création. »

Quant à la pauvre Marceline, rapprochée de Paris, elle espérait pouvoir travailler plus aisément à cette rentrée, si ardemment désirée, de Valmore à la Comédie-Française. Mais, ironie de sa destinée ! elle trouvait à Rouen le choléra, dont Lyon, qu'elle fuyait, devait rester indemne. Ses amis de Paris et de Rouen la conjuraient de ne pas venir. « Ceux de Lyon, écrit-elle à Caroline Branchu, m'arrêtaient de tout leur pouvoir. »

Retenons ce mot qui, n'en déplaise aux biographes de M^{me} Valmore, atteste qu'elle avait déjà noué d'affectueuses relations à Lyon, — relations qui se resserreront et deviendront de solides amitiés. Elle nomme au moins un de ces amis, dans une lettre à son mari, écrite de Lyon au mois de novembre suivant ; c'est le docteur Dessaix, qu'elle appelle « un pur apôtre ».

M^{me} Valmore avait dû traverser Lyon pour se rendre à Grenoble, où elle allait confier son fils Hippolyte à un maître de pension, M. Froussard. « Cet homme, dit-elle à son époux, cet homme, vois-tu, Prosper, tu l'adorerais ». M. Froussard, dont l'institution a cessé d'exister depuis plusieurs années, a laissé, en effet, le meilleur renom à Grenoble.

Dans ses lettres à son fils, l'excellente mère ne manque jamais de rappeler à l'enfant ce qu'il doit à son instituteur. Je ne puis résister au désir de citer au moins ce fragment d'une lettre, datée de Rouen, 23 avril 1833 :

« Tu sauras un jour l'immensité de tes obligations envers lui. Où pouvais-tu mieux apprendre à devenir un honnête homme et à garder l'innocence de ton cœur ?... Acquitte-moi bien par ta soumission et ton amour envers lui. Comme tu n'es pas destiné à avoir d'autre fortune que la probité, il faut que celle-là du moins soit solide et immense. Ton père et ton grand-papa en ont mis les germes dans ton cœur ; qui pouvait les développer mieux que le meilleur des hommes qui t'a pris pour son élève et son Émile ? Ne t'endors pas sans une pensée vers Dieu ! Remercie-le, mon cher enfant, du guide qu'il t'a donné. Ne te guéris jamais de l'horreur du mensonge ; il n'y a pas d'honnêtes menteurs... Ne te livre jamais à la moquerie. Les amitiés les plus profondes en sont affligées ; on ne croit jamais plus à la tendresse de celui qui s'est moqué de nous. C'est une grande amertume pour un petit triomphe ! »

Cependant, l'épouse, à bout d'incessantes démarches, commençait à perdre tout espoir de faire admettre Valmore à la Comédie-Française. Il revient à Lyon au commencement de 1834 ; mais on peut croire que c'est uniquement pour achever la saison et qu'il conserve toujours une arrière-pensée pour Paris.

« Ne viens pas aux Français, lui écrit Marceline, restons en province, c'est déjà quelque chose que d'avoir quatre mille francs assurés. C'est tout ce que tu aurais aux Français, moins l'honneur d'un premier emploi pour lequel je sais que tu es fait. » Valmore conclut un engagement pour la saison prochaine et sa femme vient le rejoindre à Lyon.

Si nous nous reportons à cette même lettre, nous y relevons, plus loin, ces lignes : « Je prends soin de moi avec toute l'intégrité que je mets à faire des vers justes quand j'en fais. Et, à propos, voici la *Valse et l'Aumône* pour Boitel, en remerciement de sa *Belle (sic) Fournières* où il y a de jolis articles. »

L'élève pharmacien était devenu imprimeur et avait inauguré tant de belles et bonnes publications dont il devait enrichir le fonds Lyonnais par *Lyon vu de Fournières*, 1833. C'est à cet ouvrage que M^{me} Valmore fait allusion. Au nombre des pièces que contient le volume est un article de Jacques Arago, intitulé : « Vos femmes ». Je crois l'avoir dit ailleurs : l'étranger — et particulièrement l'habitant de Paris — qui visite notre ville

peut s'en aller connaissant Lyon ; il ne connaît pas les Lyonnais. Moins encore, ajouterais-je, connaît-il les Lyonnaises. Arago ne saurait manquer à la loi commune. Oyez plutôt :

« Les femmes de Lyon sont toutes en dehors, leur vie est une vie d'épiderme... » Est-il possible de tomber plus à faux ? Toutefois, notre observateur reconnaît « qu'ici tout l'avantage est en faveur du goût ». Mais, singulière contradiction ! « les dames confondent assez souvent, à Lyon, l'élégance avec le luxe ». Et puis, il y a leurs pieds ! « presque tous larges et plats ». À la vérité, l'écrivain constate que le pavage en cailloux pointus « déforme leur chaussure », mais sans se demander pour combien l'épaisseur de cette chaussure et les déformations qu'elle subit sont dans le renom du « pied lyonnais, en même temps un proverbe et une épigramme ».

En effet, aux siècles passés, on ne trouve pas trace de ce renom. Partout, le mauvais état des rues obligeait alors les femmes à porter des patins à semelle de bois ou d'épaisses mules qu'elles enfilaient par-dessus leurs souliers et qu'elles laissaient à la porte des maisons. Mais tandis qu'ailleurs la voirie s'améliorait, que les chaussées se nivelaient et se bordaient de trottoirs, Lyon gardait son pavage barbare et ses femmes devaient aussi garder leurs chaussures d'un autre âge.

Une fois son tribut payé à la tradition qui veut que les Lyonnaises pèchent par la base, Arago reconnaît « tout ce qu'il y a de grâce et de poésie dans le torse sur lequel se balance une tête généralement bien caractérisée. Voyez, dit-il, comme ces épaules sont bien placées sur cette gorge qui se dessine ferme, ronde, séparée ! Il y a de la vie sous cette peau brune, il y a des passions fortes dans ces yeux noirs et sous ces cils bien arqués ». Quant à l'esprit, ce n'est pas ce « qui manque aux Lyonnaises ; c'est l'instruction qui l'épure, c'est le bon goût qui le dépouille de son âcreté ». Et nous qui pensions que la caractéristique de l'esprit lyonnais était d'être goguenard plutôt que mordant et âcre ! Est-ce que M. Jacques Arago n'aurait pas compris ? Cela peut arriver, même à des Parisiens.

« Lyon, continue l'écrivain, a possédé pendant plusieurs années une femme célèbre, dont le nom cher aux lettres aurait dû éveiller quelque sympathie, donner naissance à quelque généreuse émulation. Point. M^{me} Valmore a vécu ici seule, isolée, ou plutôt environnée de sa gloire et de

sa douce famille. Deux ou trois amis seulement allaient parfois frapper à sa porte et parler d'avenir à une femme trop modeste pour l'espérer, trop poète pourtant pour ne pas oser le rêver... Savez-vous ce que m'ont généralement répondu les dames de Lyon quand je leur ai parlé de cette femme si bonne et si justement célèbre : « Est-ce la femme de l'acteur ? » Non, mesdames, c'est l'acteur qui est le mari de M^{me} Valmore. »

— Le dernier trait, j'avoue, est excellent.

Cette appréciation se retrouve à peu près sous la plume d'Alexandre Dumas qui traversa Lyon, alors qu'il partait à la découverte de la Méditerranée. Mais le piquant, pour le jugement prononcé par Arago, c'est qu'il est inséré tout au long dans une publication lyonnaise, et que l'éditeur Boitel, un des amis de M^{me} Valmore, n'a pas cru devoir accompagner l'article d'une seule ligne de rectification. Il était trop Lyonnais pour cela, et comme il a dû rire en dedans !

« Deux ou trois amis », dit Jacques Arago, Mais c'est déjà beaucoup : le Sage n'en demandait qu'un, à condition qu'il soit véritable. Or ceux de M^{me} Valmore étaient et sont restés tels, non seulement pendant son séjour à Lyon, mais encore après, et jusqu'à sa mort. Y figurent au premier rang plusieurs de ces dames que maltraite si fort notre auteur, qui appartenaient à ce monde lyonnais des affaires où, j'en suis fâché pour M. Arago, on sait s'occuper d'autre chose que « du prix de la soie, de la chronique scandaleuse du quartier et de l'heure de la messe militaire », mais dont les salons ne s'ouvrent pas aux passants comme des hôtelleries.

Parmi ces notabilités féminines, toutes marquées d'un haut caractère d'honorabilité, je puis au moins citer M^{me} Adèle Paule, souvent nommée dans la correspondance de M^{me} Valmore ; puis M^{me} Balmont, M^{me} Niboyet, auteur d'ouvrages d'éducation et d'un mémoire pour l'abolition de la peine de mort ; la famille du baron Maupetit, de qui Marceline et les siens reçurent l'hospitalité au château de Jujurieux ; le docteur Dessaix, dont il a été parlé et qui offrira plus tard de pourvoir au remplacement militaire du jeune Hippolyte Valmore ; enfin plusieurs de nos artistes et hommes de lettres, dont Anselme Petetin, Collombet, Berjon, Cailhava, Léon Boitel, Aimé Vingtrinier.

Il faut considérer que Valmore appartient à une profession qui, même aujourd'hui, soulève plus d'une prévention dans les familles, et que, d'autre part, Marceline n'est point femme à provoquer les entreprises galantes ; ce n'était donc pas peu qu'un tel groupe de familiers des deux sexes, qui avaient dû aller spontanément à elle, puisque rien n'avait pu la mener à eux.

Le tout dernier nommé, Aimé Vingtrinier, était alors un jeune débutant dans les lettres. Sa première entrevue avec M^{me} Valmore fait penser à l'aventure de Boitel, à qui, plus tard, il devait succéder comme imprimeur. Cela vaut la peine d'être conté, mais il me faudrait pouvoir mettre ici l'entrain, les intonations, la chaleur dont sait animer son récit le toujours jeune doyen de la littérature lyonnaise.

Ayant su sans doute qu'une muse vivait abandonnée à un quatrième étage de la rue Clermont, numéro 3, poète lui-même et dans toute la verdeur de sa vingtième année, il se hasarde à gravir l'escalier. Comment va-t-il l'aborder ? Et comment lui répondra-t-elle, en prose ou en vers ? Sera-t-elle vêtue d'une chlamyde flottante et portera-t-elle une couronne ? Ces questions et cent autres se heurtent dans sa tête. Cependant, il touche au dernier palier, s'approche de la porte et sonne... La porte s'ouvre et notre poète se trouve en présence d'un homme haut de cinq pieds six pouces ! « Que désirez-vous ? dit une voix d'Agamemnon. — Monsieur, je vous demande pardon. Je désirais parler à M^{me} Valmore. — Marceline, appelle la voix, c'est une visite pour toi. »

Aussitôt apparaît une dame portant les manches à gigot et le petit tablier de soie qui étaient de mode alors, et la tête coiffée d'un foulard jaune. Plus d'une lectrice sourira peut-être, non des manches bouffantes, car nous y sommes revenus, mais du foulard. Eh bien, qu'elle me laisse lui dire que le plus difficile n'est pas de revenir aux manches bouffantes, les couturières se chargent de les tailler et de les construire ; ce serait le retour au foulard : combien de femmes trouverait-on aujourd'hui, capables de l'enrouler et de le nouer avec grâce ?



Maison habitée par M^{me} Desbordes-Valmore, rue Clermont, n°3
(partie nord de l'actuelle rue de l'Hôtel-de-ville).

Au témoignage de notre vénérable ami, le foulard de M^{me} Valmore était fort seyant. Elle l'accueille avec un empressement dont il est d'abord interdit, et le faisant asseoir à côté d'elle, sur un canapé : « Avez-vous fait bon voyage ? Parlez-moi de cette aimable ville de Bruxelles ; comment va M^{me} Van Muller, et M^{me} Van Doren, et M^{me} Van Der Bruck ? » Vous jugez de l'ébahissement de M. Vingtrinier ! La charmante femme le prenait pour un jeune Bruxellois dont une lettre lui avait annoncé le prochain passage à Lyon. Mais bientôt on s'explique et le visiteur, se nommant, s'excuse de n'être ni Belge, ni ami de M^{me} Van Muller, mais simplement poète.

Aussitôt la conversation change de ton : « Pauvre jeune homme ! Où cela vous conduira-t-il ? Pas à la fortune, car les vers coûtent plus qu'ils ne rapportent ! — Mais, madame, grâce à ma famille, j'ai une situation qui me permet de choisir mes occupations. — Alors, monsieur, si c'est pour vous divertir, vous devriez choisir une autre distraction. Que de critiques amères vous attendent ! Que de déceptions ! Que d'inimitiés ! Passe encore d'écrire, mais gardez-vous de publier. »



Marceline n'a donc pas vécu à Lyon ignorée, moins encore délaissée.

Mais j'entends l'objection qu'on va faire : Pourquoi, dans ses lettres, le ton d'amertume avec lequel elle parle toujours de cette ville ? Pourquoi, notamment, des phrases comme celle-ci :

« Je ne connais et ne vois personne dans cette ville, dont je ne peux vous donner aucune idée réelle. Il (Alexandre Dumas) en était lui-même dans un froid étonnement durant les trois jours qu'il a passés à Lyon. Ses grandes ailes ne savaient où se poser dans l'humidité de cette presque île où tout est encombré de boue et de marchandise... C'est un comptoir que cette ville, dont l'atmosphère par dessus le marché tue, à force de les détendre ou de les irriter, toutes les organisations nerveuses. Je suis fort malade, » (Lettres à Mélanie Waldor, 6 décembre 1834 et 5 mai 1835.)

Pour subtil que puisse vous sembler mon raisonnement, je vous prie de vouloir bien faire avec moi une distinction. Si nous exceptons la première phrase de la citation ci-dessus et quelques lignes de sa correspondance où, parlant de notre ville, elle vise les personnes, il n'y a guère d'incriminé que Lyon. Et encore faudrait-il s'entendre ici : M^{me} Mélanie Waldor éditait ses poésies, et avait prié sa sœur en littérature de recueillir des souscriptions ; M^{me} Valmore s'excuse de n'en avoir pu rassembler que huit, chiffre qui n'est pas pour étonner, étant donné le cercle restreint de ses relations et le peu de notoriété de l'œuvre présentée. Du reste, l'année suivante, elle réussissait mieux, puisque, nous apprend M. Jules Claretie, elle « ouvrit à Lyon, pour l'impression des œuvres d'Élisa Mercœur, une souscription qui fut bientôt couverte ».

C'est donc contre Lyon que Marceline en a, bien plus que contre les Lyonnais. Nul d'entre eux ne saurait lui tenir rigueur du peu d'attraits que leur ville exerça sur elle. Les anciens surtout, ceux d'il y a cinquante ans, loin d'avoir la prétention que Lyon fût un séjour aimable, étaient les premiers à confesser l'horreur de leurs rues noires, aux cailloux pointus, et de leurs brouillards permanents. Au surplus, l'Italie même n'a pas entièrement trouvé grâce aux yeux de la triste pèlerine. Elle écrit de Milan à Pauline Duchambge, juillet 1838 : « Ce climat est exactement celui qui m'a tuée à Lyon, étouffant comme l'Afrique, et le lendemain froid et aigre ». Marceline était une de ces créatures réflexes qui regardent toujours en dedans, et à qui s'applique surtout le mot du penseur genevois Amiel : « Le paysage est un état d'âme ».

De Lyon, elle n'a vu que la « presque-île ». Mais les coteaux de Fourvière et des Chartreux, si harmonieusement dessinés et tout parés de verdure, qui ont charmé Michelet, ne semblent pas avoir jamais arrêté les regards de la fille des Flandres ; si elle a souvent gravi le chemin qui conduit au sanctuaire de Fourvière, elle n'a rien vu, ni à l'aller, ni au retour. Quant à la campagne lyonnaise, empreinte d'un charme austère et d'un sentiment si mélancolique, M^{me} Valmore ne paraît même pas en soupçonner l'existence. Tout au plus mentionne-t-elle

Et le Rhône en colère et la Saône dormante,

dans la pièce adressée à Louise Labé — cette Lyonnaise qui portait, elle aussi, une blessure au cœur. Ce sera le lieu de rappeler quelques passages de cette poésie, un des rares témoins du séjour de M^{me} Valmore au milieu de nous.

Quoi ! c'est là ton berceau, poétique Louise,
Mélodieux enfant, fait d'amour et d'amour,
Et d'âme, et d'âme encore, et de mollesse exquise ;
Quoi ! c'est là que ta vie a pris l'air et le jour !

Quoi ! les murs étouffants de cette étroite rue
Ont laissé, sans l'éteindre, éclore ta raison ?
Quoi ! c'est là qu'a brillé ta lampe disparue ?
La jeune perle ainsi colore sa prison !

Où posais-tu tes pieds délicats et sensibles,
Sur le sol irrité que j'effleure en tremblant ?
Quel ange, aplanissant ces sentiers impossibles,

A soutenu ton vol sur leur pavé brûlant ?

Oh ! les cailloux aigus font chanceler la grâce ;
Ici l'enfance, lente et craintive à souffrir,
Pour s'élancer aux fleurs, pour en chercher la trace,
En sortant du berceau n'apprend pas à courir...

Non ce n'est pas ainsi que je rêvais ta cage,
Fauvette à tête blonde, au chant libre et joyeux ;
Je suspendais ton aile à quelque frais bocage,
Plein d'encens et de jour aussi doux que tes yeux !...

En lisant ces strophes musicales, n'êtes-vous pas frappé par cette boutade, que l'enfance à Lyon n'apprend pas à courir ; « paresseuse, elle marche », ajoute même l'auteur. Nous pouvons incliner à ne voir là qu'une gracieuse figure de rhétorique ; mais, à son insu peut-être, le poète a formulé une observation judicieuse et profonde ; c'est vrai qu'en général le Lyonnais marche et ne court point !

Quant à cette cage dont tu rêvais, ô Marceline, pour la belle Louise, tu sais bien, ô charmeuse, que la cage ne fait pas le chant de l'oiseau, et tu as assez vécu pour entendre d'autres chants éclos « sur ce sol irrité », que modulaient Laprade, Dupont, Soulyard !



M^{me} Valmore était revenue à Lyon en 1834. À peine installée, elle fut témoin de ces sanglantes journées d'avril, qui jetèrent un voile funèbre sur la cité. Elle était trop femme pour n'en point ressentir toute l'horreur, et trop poète pour que sa plume ne se laissât aller à en tracer le triste tableau.

La prose d'abord : « Toutes les horreurs de la guerre civile ont désolé Lyon durant six jours et demi et six nuits d'épouvantables terreurs. Le canon, les balles, le tocsin permanent, l'incendie partout, les maisons écroulées avec leurs infortunés habitants consumés sans secours dans les flammes, et la triste tentation de regarder aux fenêtres, punie partout de mort.

« ... Par bonheur mes chères petites ont eu bien du courage et bien de la confiance dans celle que je tâchais de leur montrer. Leur santé n'a pas souffert, et une terreur curieuse, jointe à mes prières au ciel, ont soutenu la mienne. » (Lettre à Caroline Branchu.) — « J'en ai vu cela que dans les

livres ; mais je suis destinée, je crois, à revoir de tristes choses, car je peux vous dire que la mort m'a prise plusieurs fois par la main et m'a laissée aller. J'ai vu Dieu comme je vois votre belle image, mais je le remercie de m'avoir entraînée comme par force Lyon. J'étais à mon devoir, près de mon mari, au milieu de mes enfants, on n'aurait pas pu mieux finir. C'est à refaire, j'en ai du regret... » (Lettre à M^{lle} Mars.) — « Nous nous sommes retrouvés en vie avec étonnement et presque avec regret, car cette mort était si prompte ! Tomber ainsi en martyr sous l'atroce barbarie des rois, c'est aller au ciel d'un seul bond, et ce qui nous reste à voir peut-être dans cette ville infortunée nous faisait par moment envier l'élite qui montait à Dieu. » (Lettre à Mélanie Waldor.)

Le ton est un peu forcé, et la note n'est pas toujours juste, mais quelle profonde lassitude de la vie se traduit dans ces lettres ! Écoutons maintenant les vers, tirés d'une poésie que donna la *Revue du Lyonnais*, 1836, sous ce titre : *Pourquoi je suis triste*.

Vous demandez pourquoi je suis triste : à quels yeux
Voyez-vous aujourd'hui le sourire fidèle ?
Quand la foudre a croisé le vol de l'hirondelle,
Elle a peur et s'enferme avec ses tendres œufs...

Et quand le plomb mortel fait trembler chaque feuille,
Et les nids et l'orchestre et les hymnes des bois,
Jugez comme l'oiseau dont l'instinct se recueille
Retient avec effort ses ailes et sa voix !...

Quand le sang inondait cette ville éperdue ;
Quand la bombe et le plomb, balayant chaque rue,
Mêlaient leurs cris aux cris des tocsins effrayés ;
Quand l'incendie avide aux longs bras déployés
Étreignait dans ses nœuds les enfants et les pères,
Refoulés sous leurs toits par les feux militaires...
J'étais là, j'écoutais mourir la ville en flammes,
J'assistais, vive et morte, au départ de ces âmes
Que le plomb déchirait et séparait des corps ;
Fête affreuse où tintaient de lugubres accords !
..... Et toutefois mes yeux
Se collaient à la vitre et cherchaient par les cieux
Si quelque âme visible, en quittant sa demeure,
Planait sanglante encor sur ce monde qui pleure,
J'écoutais si mon nom, vibrant dans quelque adieu,
N'excitait point ma vie à se sauver vers Dieu.

Mais le nid, mes amours !...
J'ai retenu mon vol aux cris de mes enfants...

L'année 1834 réservait d'autres épreuves encore à cette âme vibrante. Le directeur du Grand-Théâtre fait faillite : trois mois d'appointements perdus et le théâtre fermé ! Il a fallu changer de logement, on pense à vendre des meubles restés à Paris, et quoique le théâtre se soit rouvert, M^{me} Valmore écrivait le 7 juin 1835 à Caroline Branchu : « Si tu nous voyais ici, toujours dans notre grenier, depuis la faillite dévorante ! Cent-vingt marches à escalader, comme c'est encourageant pour sortir. » La gêne, un état maladif qu'entretient cette situation tourmentée, le soin de ses enfants, autant de causes qui commandent à M^{me} Valmore une vie très retirée. On se l'imagine difficilement faisant « l'honneur des salons », pour employer le mot d'Alexandre Dumas, et l'on ne voit pas bien quel rôle plus brillant elle eût alors occupé à Paris ou ailleurs — à Paris surtout, qui n'a jamais passé pour être le paradis des gens sans le sou et sans position.

Que pouvaient, en réalité, ses amis de Lyon ? Lui adoucir ses épreuves par le témoignage de leurs sympathies et par quelques prêts discrets. Ils n'y ont pas manqué, et Marceline, aigrie et souffrante, n'a pas toujours été juste envers eux. « Jamais, dit-elle quelque part, je ne vais dans le monde de cette province, où tout ce qui tient au théâtre demeure étranger comme les juifs. » Elle ne paraît pas se douter qu'il en était partout ainsi, car si l'on s'en tient à la liste de ses correspondants, qu'y trouvons-nous, à Paris même ? Des gens de théâtre et des gens de lettres, pas plus. J'ignore quels étaient à Lyon les rapports des époux Valmore avec le personnel des théâtres, mais le peu de littérateurs que possédait la ville ne leur a pas fait défaut, et ils ont rencontré « dans le monde de cette province » un certain nombre d'amitiés dont ils pouvaient être fiers.

Il convient, parmi ces relations, d'en mentionner encore une, nouée vers la fin du séjour de Marceline à Lyon : je parle de Jules Favre qu'elle doit retrouver ensuite à Paris, et qui restera pour elle un ami dévoué jusqu'à la dernière heure. Enfin, rappelons — car ni M^{me} Valmore, ni personne ne paraît s'en être souvenu — que l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Lyon lui ouvrit ses portes.

Le 29 mai 1835, l'auteur avait adressé à la compagnie ses trois volumes de poésies, dont le dernier, ayant pour titre *les Pleurs* venait d'être réédité en 1834. La dédicace, écrite de la main de M^{me} Valmore, qualifie l'envoi de « témoignage de gratitude profonde », ce qui donne à penser que l'Académie avait eu déjà lieu de montrer ses sympathies au poète. Quoi qu'il en fût, le 3 juin, le secrétaire perpétuel Dumas lui envoyait la lettre de remerciements ci-après :

« Madame, l'Académie de Lyon a reçu avec le plus vif intérêt les trois volumes de poésies dont vous avez bien voulu lui faire hommage. Ces ouvrages précieux ont été placés au premier rang de sa bibliothèque publique. Chacun y viendra puiser des jouissances délicates et pures ; chacun y trouvera des modèles de sensibilité et de grâce. Aux remerciements de l'Académie, permettez-moi d'ajouter le tribut de respect avec lequel je suis, Madame, etc. »

Dans la séance du 1^{er} décembre suivant, le titre de membre associé fut décerné à M^{me} Desbordes-Valmore, en même temps qu'à Lacretelle, membre de l'Académie française.



En mars 1837, M^{me} Valmore écrit à son amie Mélanie Valdor : « Dans quarante jours nous quittons Lyon, et nous ne savons ni pour où, ni pourquoi ». Voilà une phrase qui résume assez bien l'état d'esprit du couple infortuné : lui, possédé de ce mal du changement qui est propre à tous ceux que leur carrière a déçus et qui ont « des grincements de dents contre la destinée » ; elle, aimante et soumise, « vivant entre le ciel et la terre », et s'en prenant à tout ce qui l'entoure, de ce qu'elle appelle si bien « la sauvagerie de son sort ».

Cette année ne leur avait pas été clémentine. Un retour d'épidémie cholérique, tout en épargnant Lyon cette fois encore, avait semé la terreur dans la région. Une crise douloureuse pesait sur la fabrique de soierie. « Tout Lyon est courbé sous des ailes sombres, écrit M^{me} Valmore. Les théâtres ont été fermés, les collèges aussi. Mon fils a été renvoyé du sien, car l'épidémie vient aussi d'éclater à Grenoble... Quelle année ! Trente mille ouvriers sans pain, errant dans le givre et la boue, le soir, le visage

caché d'un lambeau et *chantant* la faim !... Ils chantent comme des enfants soumis, c'est là le miracle. Moi, je deviendrai folle ou sainte dans cette ville. »

Après un court passage de Valmore à l'Odéon, les époux allèrent à Milan. Valmore faisait partie d'une troupe française, en tournée dans la péninsule. Il ne paraît pas que ce voyage ait été fructueux et le pauvre artiste était trop heureux de rentrer au théâtre de Lyon, en 1839. Mais Marceline se fixait désormais à Paris, avec ses enfants, s'employant à chercher pour son mari soit une place de régisseur dans un théâtre, soit un poste qui lui permît d'abandonner la carrière dramatique.

Après l'inondation de novembre 1840, dont les ravages ramenèrent la désolation dans notre ville si souvent éprouvée, elle écrit à Valmore : « J'ai passé des nuits pour les vers que l'on est venu me demander, à l'occasion des tristesses de Lyon. On les lit ce soir au concert de M. Hertz... Line (Ondine), conduite par M. Jules Favre, vendra les vers pour les pauvres inondés... » Elle raconte ensuite comment Rachel, dont on avait espéré le concours pour une représentation, s'était dérobée : « M^{lle} Rachel, qui comptait sur un refus du directeur, s'était offerte elle-même. Quand elle a su qu'il y consentait, elle s'est rétractée de la manière la plus honteuse devant toute la commission indignée. »

M^{me} Desbordes-Valmore a plusieurs fois donné de ses poésies à la *Revue du Lyonnais*. On trouve dans le même recueil deux pièces de vers, signées par sa fille Hyacinthe : *Baptême du comte de Paris*, 1839, et *À une Amie*, 1840. Ce dernier volume contient, en outre, un article du père, Prosper Valmore, sur une tête antique, appartenant au prince d'Aremberg, et qui serait la véritable tête du Laocoon : « C'est, dit-il, la douleur morale et physique, portée au plus haut degré. Ce serait le Christ, moins la divinité... Rien ne grimace dans cette immense douleur... »

Marceline Desbordes-Valmore mourut à Paris, le 23 juillet 1859 ; mais, limité par le titre même de cette étude, je n'ai pas à la suivre dans les vingt dernières années de sa carrière. Désormais, elle n'appartient plus à Lyon, sinon par les souvenirs qu'elle y a laissés et par sa correspondance avec de fidèles amis. Les deux précieux volumes, publics par M. Benjamin Rivière, ne contiennent aucune lettre adressée à des personnes de Lyon. Je crois

donc intéressant de reproduire ici quelques lettres qui m'ont été obligeamment confiées, et dont quelques-unes ont paru dans la *Revue du Lyonnais* et dans les cahiers d'autographes d'Alexis Rousset. Je souhaite que la publication de ces documents en fasse surgir d'autres, conservés dans les familles lyonnaises.

Ce serait un bonheur pour moi si, par cette courte étude, je contribuais à faire adoucir le jugement sévère et immérité qui a été porté sur Lyon par les biographes de Marceline. J'aurais, au moins, la satisfaction d'avoir rappelé le séjour que fit en notre ville l'auteur de tant de fraîches poésies, dont les vers flottent encore dans nos souvenirs d'enfants : *l'Écolier*, le *Coucher d'un petit garçon*, *l'Oreiller d'une petite fille*, le *Peureux* — récits d'une maman qui s'exprime en vers ! — et de tant de strophes douloureusement passionnées, mais d'un accent si sincère et si pur que l'on peut répéter après Baudelaire : « Si jamais homme désira pour sa femme ou sa fille les dons et les honneurs de la Muse, il n'a pu les désirer d'une autre nature que ceux qui furent accordés à M^{me} Valmore. »

AUGUSTE BRETON.

APPENDICE

LETTRES À MADAME ADÈLE PAULE

Paris, 12 juin 1834.

Comment, Madame, échapperais-je au besoin de me reconnaître votre obligée quand vous rassemblez tout ce qui peut me lier à vous par la gratitude et l'amitié ?

Je vous remercie d'être si bonne. Ce sentiment, ou cette complexion ravissante, porte tellement au bonheur que je me réjouis pour vous-même de ce qui vous rend charmante pour les autres.

Marius passe un quart d'heure de vacance auprès de mes filles, ces petits anges se conviennent très bien.

Merci pour le piano et mille fois je vous assure. Obtenez qu'on me le garde jusqu'en juillet. Je ne m'en servirai en toute sécurité qu'après l'avoir payé. Mais je suis bien heureuse de le devoir à votre obligeance qui tournera, je l'espère, Madame, en affection réelle par le besoin que j'ai d'y répondre et de la mériter.

À vous de cœur, Madame,
Marceline VALMORE

Paris, 19 décembre 1837.

Chère et bien bonne Amie,

M. Godemard, de Lyon, devait emporter un paquet de lettres pour votre maison et nos amis, elles sont écrites depuis dix jours, mais il ne revient et j'ignore son adresse ; peut-être est-il malade ou parti. Pensant que la lettre pour Ludovic vous est peut-être urgente, je prends le parti de la mettre à la poste. Je peux y joindre aujourd'hui quelques notes, étant relevée d'une maladie nouvelle que je viens de subir après celle de mon mari.

Et vous dont la santé m'inquiète, comment vous trouvez-vous ? Je fais mille vœux tendres pour votre bonheur calme et durable.

Votre réséda m'a fait du bien. Votre amitié est gracieuse, gardez-la moi comme je vous garde la mienne à travers les mille troubles de ma vie.

Je ne pense pas que le neveu de M^{me} Balmont soit encore ici. Je vais le vérifier avant de jeter ma lettre à la poste.

Nous sommes dans de grands tracas, Valmore à peine convalescent vient d'ouvrir l'Odéon. C'est, dit-on, splendide, mais bien fatigant. M^{lle} Mars en a fait et recueilli tous les honneurs ; son entrée a été le plus beau triomphe de sa vie. Que n'êtes-vous ici ! Nous irions avec tous nos enfants.

Au revoir, M^{me} Paule et ma bonne amie, je vous quitte, car je suis encore faible.

Votre amie,
M^{me} VALMORE.

Paris, 10 mars 1839.

Il y a si longtemps que j'ai le désir de vous répondre, chère et bonne Amie, que je me décide à ne plus attendre une occasion ; elles sont trop sujettes aux retards.

Il m'est resté une impression douce et triste de votre dernière lettre. Vous avez beaucoup souffert et vous avez été guérie par M. Dessaix. Je ne dirai pas que je l'en aime davantage, ce serait bien difficile. Mais je suis bien heureuse de penser que c'est lui qui vous a délivrée d'un mal si affreux.

J'ai dans l'idée de mon cœur qu'il a une mission pour consoler et guérir bien des douleurs. Il manque beaucoup aux miennes qui sont de plusieurs natures. J'en ai aussi qui seraient beaucoup adoucies par votre amitié. Gardez-la moi bien, je vous en prie.

Le départ prochain de mon mari me jette dans la stupéfaction. Je ne comprends pas comment ce sacrifice s'est décidé, et pourtant il a fallu qu'il fit bien impérieux, puisqu'il a été consenti par tous deux... J'irai le voir une fois dans cette année-là ; c'est la seule idée à laquelle je puisse m'attacher pour résister à ce déchirement.

Ma chère Hyacinthe a été malade et l'est encore. D'affreux maux de tête, trop de travail, je crois, et trop de pensée dans sa charmante tête. Inès grandit et se développe ; Hippolyte voudrait se faire peintre ; moi, je voudrais me faire tranquille. Je le suis moins que jamais dans mon

retirement de tout le monde, et je travaille toutes les nuits pour combler l'abîme creusé par le voyage d'Italie.

J'ai cent francs à vous envoyer depuis trois semaines. Valmore part le 17 avril, mais j'aimerais mieux être débarrassée tout de suite de cette petite somme. En me répondant, chère amie, dites-moi exactement ce que je resterai vous devoir, après les cent francs qui sont là pour vous.

Je vous aime et vous embrasse de toute mon âme qui ne peut changer pour vous.

Au revoir ! Votre amie,
Marceline VALMORE.

Je supplie Marius d'aller jeter mon nom à la porte de M. Berjon, avec un bouquet de violettes.

Je prends tous vos enfants à la fois dans mes bras.

Paris, 14 décembre 1839.

Votre bonne lettre, chère Amie, m'a fait du bien et du mal. Je sens que vous souffrez et je sais qu'il faut que ce soit beaucoup pour vous plaindre ! Votre pauvre médecin est lui-même bien blessé au cœur, vous savez pourquoi.

Je vous envoie les vers pour M^{me} Balmont et je vous prie de l'embrasser sincèrement pour moi.

La position présente et à venir de Lyon m'épouvante aussi. Votre ville est si grave dans ses malheurs ! C'est alors qu'elle m'attire plus fortement pour souffrir avec elle. Je ne peux encore vous dire positivement ; j'irai, mais c'est à peu près sûr.

J'ai lu une partie de votre lettre à Sainte-Beuve qui en a été touché. Paris, non plus, n'est pas heureux, mais c'est tout au fond ; l'extérieur bondit et chante.

À cette heure, je vais me mettre au lit, bien lasse d'avoir écrit partout. Il est une heure. Mes chers enfants dorment profondément ; ils vous aimeront presque comme moi.

Mis à la poste à Châlons, 6 novembre 1843.

J'ai vos deux dernières lettres, chère Adèle. Vous ne m'oubliez pas, et votre souvenir m'adoucit bien des tristesses. Vous avez compris et partagé celle que vous étiez forcée de me causer, car vous l'aimiez aussi, cet ami que nous perdons (le peintre Berjon).

Pensez-vous que son esprit nous ait quittés ? Si tendre et si affectueux pour moi, je ne me persuade pas qu'il nous soit devenu étranger, ni que nous le soyons pour lui. À cet égard, ma croyance profonde devrait me consoler... Mais non ! je suis accablée de mélancolie : car enfin, il est invisible, et où, Seigneur, l'a-t-on caché ?

Depuis bien longtemps, en lui écrivant sans qu'il pût jamais me répondre, je ménageais son cœur qui, je crois, était très sensible. Je lui faisais accroire que nous étions heureux et pleins d'espoir. Il aurait souffert de savoir notre infortune, et faire souffrir M. Berjon... Que Dieu lui donne tout le bonheur qu'il a mérité !

Je serais bien fâchée que votre prévision se réalisât. Je ne voudrais pas qu'il ait eu la pensée de priver Lyon, ou quelque autre ami, d'une de ses belles fleurs immortelles. Nous ne vivons pas assez pour souhaiter enfermer dans nos pauvres retraites ce qui peut étendre la gloire de ceux que nous pleurons et que leur pays n'a pas assez honorés, de leur vivant. Je porte ce sentiment si loin, ma bonne Adèle, que jamais je ne lui ai montré le moindre désir d'une de ces fleurs qui me ravissaient, et j'ai dû quelquefois lui paraître n'en pas comprendre le prix. J'ai, de lui, une esquisse de ma petite Line, enfant, d'une ressemblance adorable, et c'est bien assez,

Le triomphe que ses tableaux de fleurs ont obtenu au Salon, il y a deux ans, m'a fait un bien inexprimable. À Paris, du moins, on osait dire et penser que c'était au-dessus de tous les autres ; mais il ne l'a pas entendu, et

ses quatre-vingt-dix ans n'ont pas été réjouis de la croix des artistes. Une autre croix pèse aujourd'hui sur ce cœur pur, hélas ! parce que personne n'est jaloux de celle-là. Cher et bien-aimé M. Berjon !

Vos tristesses sont trop senties par moi et redoublent le désir que j'ai souvent de vous revoir. Vous êtes si bonne, vous m'avez été si fidèle qu'il y a entre vous et moi un lien que l'absence ne touche pas. Ah ! je vous en remercie, car moi aussi, j'ai vu s'écouler bien des rêves !

Le souvenir que vous me demandez (son portrait) et que nous devons au généreux talent de notre ami Elshoect, est là, préparé pour vous depuis près d'un mois. L'embarras est de vous le faire parvenir, sinon vous l'auriez déjà. Il est d'une grâce qui vous plaira, j'en suis sûre. C'est l'image véritable de l'amitié et je serai heureuse de la sentir sous vos yeux si indulgents pour moi. Elshoect a fait comme vous ! il n'a pas vu les défauts de mon visage et n'en a rendu que l'accent.

Nos peines sont en ce moment plus graves que jamais ! six mois sans appointements, et les amertumes d'un procès inique ! Dieu nous honore de grandes épreuves, et vous aussi, excellente amie.

Il me vient à l'idée d'envoyer chez l'ami Elshoect qui doit recevoir quelquefois des envois de Paris ; si cela est, et qu'il doive encore rester à Lyon, je prierai qu'on y joigne ce médaillon, que l'on saura mieux emballer que moi, et je ne le casserai pas en route ^[1].

Aimez-moi comme je vous aime : c'est et ce sera sincèrement et toujours.

Votre attachée
Marceline VALMORE.

LETTRES À M. AIMÉ VINGTRINIER

Paris, 19 décembre 1855.

Monsieur, je désirais depuis longtemps qu'une occasion se présentât de vous remercier du plaisir véritable que nous ont causé vos poésies. Elles ont un sentiment particulier qui nous attache au livre comme à l'auteur, et je ne vous exprime que bien imparfaitement le gré profond que je vous sais de ce présent de cœur.

M. Montano, compositeur très distingué de ces musiques tendres que semblent appeler vos vers, et qui va, je crois, se fixer à Lyon, me permet de vous adresser cette lettre trop tardive, et se fait un plaisir de vous la porter lui-même.

Recevez donc par lui, Monsieur, l'assurance de notre plus affectueuse estime, et ressouvenez-vous encore que vous avez en nous des cœurs qui croient au vôtre.

Votre toute dévouée
Marceline DESBORDES-VALMORE.

Paris, 5 juin 1856.

Monsieur, je suis très inquiète de vous, et vous serez très bon si vous nous écrivez au milieu des calamités (il s'agit des inondations) qui nous remplissent de saisissement et d'effroi. Écrivez-nous, si vous pouvez écrire ! Personne de ceux qui nous demeurent chers à Lyon ne nous donne un signe de délivrance, c'est étouffant. J'y serais déjà dans cette ville tant aimée, si ma volonté pouvait m'emporter.

J'apprends après tout le monde les malheurs affreux qui vous entourent. N'en fussiez-vous que le témoin, avec votre âme, que ne devez-vous pas souffrir !

Pouvez-vous nous écrire ? Eh bien, je vous conjure, cher Monsieur, de le faire, et je vous le demande comme le plus grand service que vous rendrez jamais à ceux qui ont gardé de Lyon le souvenir ineffaçable : celui du malheur. J'y ai beaucoup souffert ! j'y ai vu beaucoup souffrir ! J'y reste liée de liens éternels.

Personne ne nous écrit, j'en suis confondue et consternée, sortant à peine d'être fort malade. Mon cher mari et son bon fils m'ont caché tant qu'ils ont pu ces grandes causes de douleur. J'ai tout appris au dehors. C'est une tristesse générale ici, malgré l'étourdissement et la légèreté des esprits. Il y a partout des cœurs.

J'écris à M^{me} Boitel. Parlez m'en, je vous en prie, et de M^{me} de Montgolfier, et d'un excellent homme dont je ne peux avoir aucune nouvelle, le docteur Vinay. Lui et sa pauvre femme m'ont fait tous les biens du monde.

Mon mari me parlait justement de vous, il y a bien peu de jours, au sujet d'un magnifique ouvrage sur les monuments de Lyon. Vous devez comprendre avec quel saisissement de cœur on se demande ce que deviennent ces choses et celles dont le souvenir est rempli !

Votre bien affectionnée,
Marceline DESBORDES-VALMORE.

Paris, 4 décembre 1856.

Mon cher Monsieur, si je ne vous ai pas remercié immédiatement de votre bon souvenir, c'est qu'après avoir lu votre légende, d'une couleur si originale et si énergique, je suis devenue fort malade.

J'ai tellement à cœur que vous ne nous supposiez pas devenus étrangers à ce qui vous touche que je profite avec empressement de ma convalescence pour vous témoigner à la fois mes remerciements et mes vœux. Ce serait pour nous une joie sérieuse de savoir qu'ils sont exaucés ; car nous tenons à Lyon par la bienveillance dont vous nous avez consolés et par des souvenirs ineffaçables. Dites-nous si les désastres de cette chère ville ont été un peu réparés.

Votre bien affectionnée servante,
Marceline DESBORDES-VALMORE.

Dites-nous si le mouvement musical est toujours aussi brillant à Lyon et si vous y participez. S'occupe-t-on du talent de M^{me} Pauline du Chambge ? Je voudrais tant qu'on ne l'oubliât pas sur votre frontière de l'Italie.

LETTRE À MADAME CAROLINE VALCHÈRE

4 mai 1844.

Vous n'êtes pas changée, Madame, vous me rappelez la grâce de nos premières relations, la tristesse aussi ! et j'en suis demeurée préoccupée, après notre entrevue trop rapide.

Nous nous voyons toujours à la manière des hirondelles, dont j'ai la vie, moins facile pourtant : je vous en ai dit quelque chose. Mais, dans la saison du soleil, si vous pensez quelquefois à moi, que ce ne soit pas sans sourire : car le soleil ! c'est le grand maître des cérémonies pour toutes les fêtes qui se passent en moi. Il faut que je sois bien malheureuse pour pleurer au soleil. Votre organisation ne ressemble-t-elle pas un peu à la mienne ?

Je pars enfin pour aller voir mes sœurs. Joie et tristesse, se revoir après cinq ans ! regarder tout ce que le temps ôte à de chers visages, restés si doux et si unis dans la mémoire, et se quitter à la hâte, comme si la tendresse était une mauvaise action !

Vous voyez, chère Madame, qu'au milieu de mes rêves actifs, je ne peux oublier qu'il y a du plaisir à vous répondre, ô vous qui me cherchez encore avec la même bienveillance et que je retrouve toujours avec émotion. Je vous ai vue si enfant ! avec de si petites mains ! et dès ce temps-là, comme aujourd'hui, je regrettais si sincèrement de ne pouvoir vous porter bonheur !

Au revoir, chère Madame, et croyez en moi [\[2\]](#)

Marceline VALMORE.

M. SYLVAIN BLOT À M. LÉON BOITEL

Paris, 15 septembre 1859.

Les correspondances particulières de M^{me} Desbordes-Valmore formeraient, à elles seules, un livre adorable s'il était, possible d'en réunir les éléments dispersés. Notre cité lyonnaise, qu'elle habita pendant plusieurs années, doit en posséder de nombreux fragments, car elle y a laissé des amis dont elle m'entretenait souvent, et sous les yeux desquels je souhaite que cette courte notice puisse arriver encore.

En parcourant les lettres nombreuses qu'elle m'a écrites, j'y retrouve cette phrase qui leur est applicable ; « Lyon ! ville de pleurs pour moi ! si vous saviez combien elle est incrustée dans ma vie, vous auriez la certitude que tout m'y a consolée, et est encore frais à mon souvenir, comme la goutte d'eau qui fit reprendre haleine à Celui qui traînait sa croix. »

Fragment d'une lettre insérée au tome XIX
de la *Revue du Lyonnais*

Lyon. — Imp. PITRAT AÎNÉ, A. Rey Successeur, 4, rue Gentil — 14412

[2]

1. ↑ Elshoect, né à Dunkerque en 1797, mort en 1856, est l'auteur des deux groupes qui couronnent la grande façade de l'Hôtel-Dieu et d'un buste de Soufflot qu'on voit au musée de sculpture.
2. ↑ M^{me} Caroline Valchère n'appartient pas à Lyon, mais elle eut d'étroites attaches avec plusieurs personnes de notre ville ; notamment, M^{me} Marie Lassaveur, cantatrice, et M^{me} Monvielle, professeur de musique. Notre charmant et regretté conteur, Alexis Rousset, eut l'honneur de la recevoir en son château de l'Arche ; il possédait plusieurs lettres à elle adressées par Scribe, Béranger, Raucourt, M^{lle} Rachel et M^{me} Valmore, et reproduites dans ses volumes d'autographes. Il a paru intéressant d'en extraire au moins cette lettre, qui ne figure pas dans la correspondance intime, récemment publiée.

À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique [Wikisource](http://fr.wikisource.org)^[1]. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence [Creative Commons BY-SA 3.0](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr)^[2] ou, à votre convenance, celles de la licence [GNU FDL](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html)^[3].

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à [cette adresse](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur)^[4].

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- FreeCorp
- Cliomarc
- *j*jac
- Newnewlaw
- Favete linguistis

1. [↑ http://fr.wikisource.org](http://fr.wikisource.org)

2. [↑ http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr)

3. [↑ http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html)

4. [↑ http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur)